

ROMAN NOIR

CARL  
NIXON



# Rocking Horse Road

traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)  
par Benoîte Dauvergne

Été 1980, Nouvelle-Zélande.  
Qui a tué Lucy Asher ?

 **l'aube**  
NOIRE



ROCKING HORSE ROAD

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

L'éditeur remercie sincèrement  
Creative New Zealand  
pour son aide à la traduction de ce livre.

ARTS COUNCIL  
NEW ZEALAND TOI AOTEAROA



Titre original: *Rocking Horse Road*

by Agreement with Pontas Literary & Film Agency  
© Carl Nixon, 2007

© Éditions de l'Aube, 2018  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1462-8

Carl Nixon

## Rocking Horse Road

roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)

par Benoîte Dauvergne

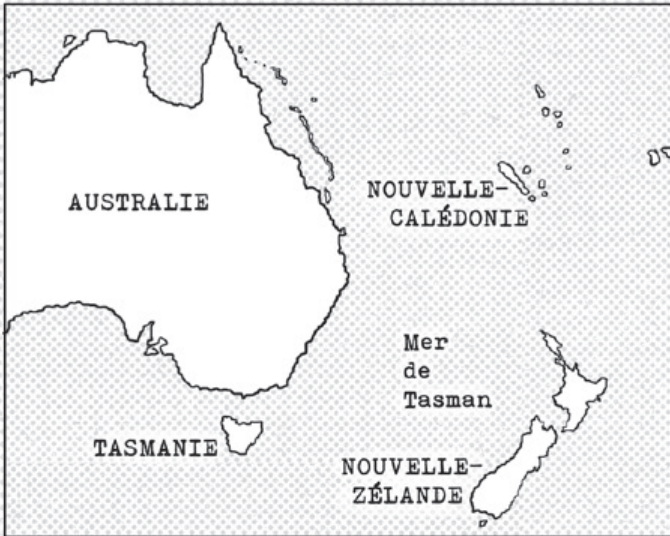
*éditions de l'aube*

DU MÊME AUTEUR

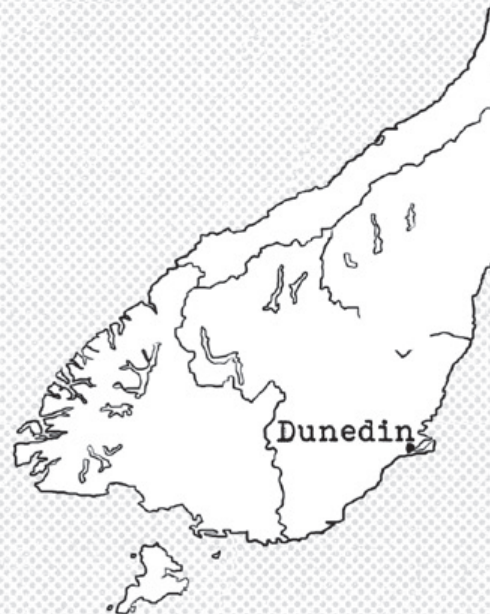
*Chez le même éditeur*

SOUS LA TERRE DES MAORIS, 2017; l'Aube noire poche,  
2018

*À Rebecca, Alice et Fenton.*

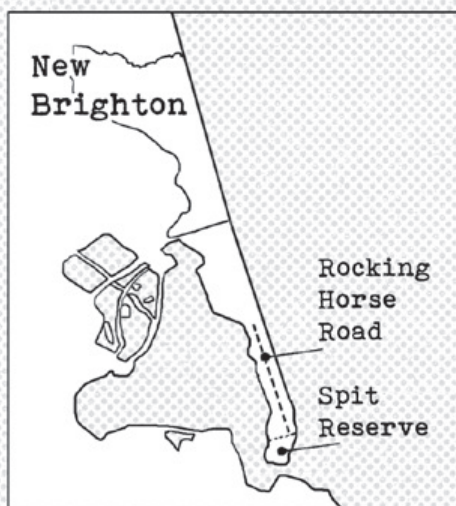
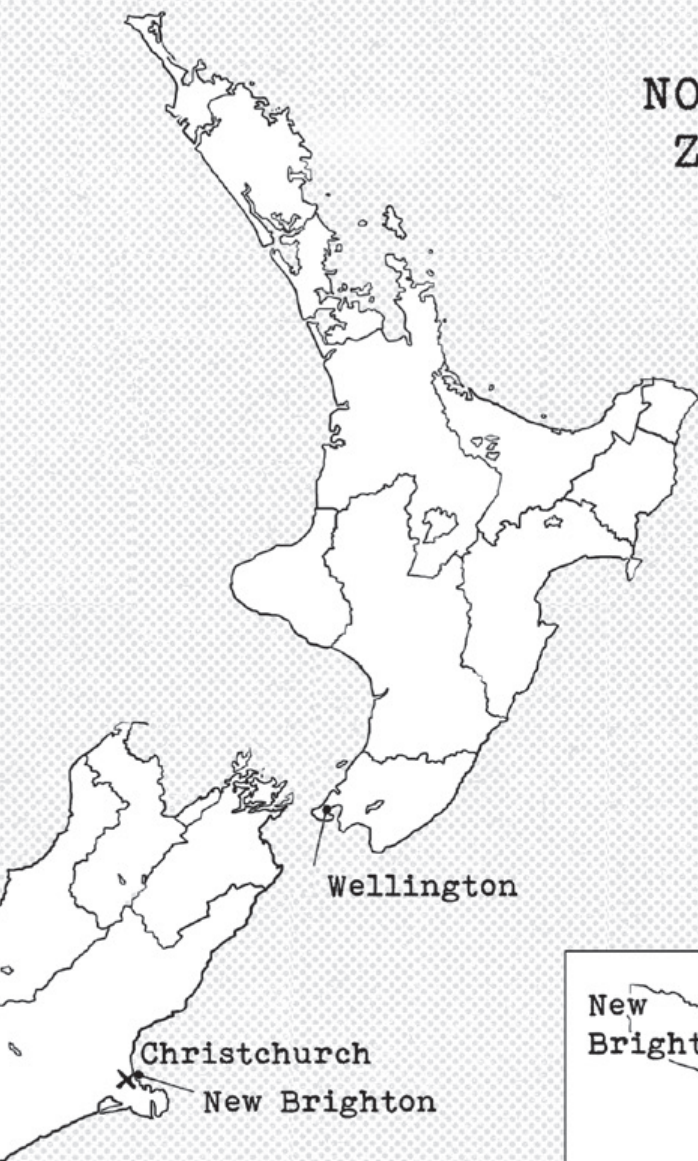


Mer de Tasman





# NOUVELLE- ZÉLANDE





## Mot de l'auteur

**S**i New Brighton et le Spit sont des lieux réels, leur existence dans ce roman est autant le fruit de mes impressions et souvenirs que de la géographie ou l'histoire réelles de ce quartier balnéaire. Les personnages – lycéens et lycéennes, professeurs, parents, supporters de la tournée des Springboks et manifestants anti-tournée – sont quant à eux nés de mon imagination. Ils ne m'ont été inspirés par aucune personne réelle, vivante ou morte.



« ... tu me sondes et tu me connais ;  
Tu sais quand je m'assieds et quand je me lève,  
Tu pénètres de loin ma pensée.  
Tu sais quand je marche et quand je me couche ;  
Et tu pénètres toutes mes voies.

(...)

Si je prends les ailes de l'aurore  
et que j'aie habiter à l'extrémité de la mer,  
là aussi ta main me conduira  
et ta droite me saisira. »

*Psaume 139*



## Chapitre 1

Ce fut Pete Marshall qui découvrit le corps nu de Lucy sur la plage, presque à l'extrémité de Rocking Horse Road. Près de trois décennies se sont écoulées depuis, et le monde a changé de millénaire, mais nous sommes encore capables de situer l'endroit exact où était étendue Lucy. Son cadavre se trouvait au pied des dunes, où la marée montante l'avait rejeté, près du panneau qui met les baigneurs en garde contre les courants d'arrachement ainsi que la proximité du chenal profond qui relie l'estuaire à l'océan et marque l'extrémité du Spit<sup>1</sup>. Dès le début, il parut évident qu'aucun de ces dangers ordinaires n'avait entraîné la mort de Lucy Asher.

Nous étions le dimanche 21 décembre 1980, quatre jours avant Noël. Il était sept heures et demie du matin. L'été s'annonçait comme l'un des plus chauds jamais vécus par les habitants du Spit. Le ciel était limpide et le sable déjà chaud au toucher. Ce dimanche resterait dans les mémoires comme une journée caniculaire.

---

1. Le Spit est une langue de terre habitée à l'extrémité du quartier de New Brighton.

Les dunes étaient (et sont toujours) quadrillées de sentiers officiels et improvisés, mais Pete les ignora tous et prit le chemin le plus direct pour remonter en vitesse sur la route. Il suivit les crêtes sablonneuses, bondit par-dessus les creux et piétina les lupins, jusqu'à ce qu'il atteigne la porte de Jase Harbidge en haletant comme un chien. Le père de Jase était le sergent principal Bill Harbidge. Quelques minutes plus tard, vêtu d'un short décoloré et d'une chemise blanche arrachée au fil à linge, ouverte sur son torse et claquant au vent, celui-ci suivait Pete en courant dans les dunes, les chevilles fouettées par ses lacets défaits.

« On aurait dit un gros albatros blanc, nous raconta Pete des années plus tard. Je le revois dévaler en bondissant le versant de la dernière dune. J'étais tellement flippé que j'ai cru qu'il allait prendre son envol. »

Nous avons souvent discuté de la marée anormalement haute observée la nuit d'avant. Il ne s'agissait pas d'une tempête, juste d'une très haute marée aux vagues plus grosses que d'habitude. Les houles avaient traversé le Pacifique sud dans l'obscurité avant de s'élever et de se briser les unes après les autres sur la plage. Chacune était poussée par un fort vent d'est. Avec le recul, il est facile de donner aux événements un sens qu'ils n'avaient pas sur le moment ; les jours suivant la découverte du corps de Lucy, plusieurs d'entre nous se rappelèrent avoir écouté les vagues déferler sur la plage cette nuit-là, allongés dans leurs lits. Nous les imaginions grignotant ces dunes qui constituaient la seule défense de nos maisons contre l'océan. Nous avons connu toute notre enfance le grondement sourd de ces vagues mais il était impossible de l'ignorer totalement. Il couvrait les voix de nos professeurs tandis que nous étions assis en classe, et nous l'entendions pendant nos déjeuners sur le terrain sablonneux du lycée de South Brighton. Il couvrait



le bavardage de nos frères et sœurs alors que nous mangions à la table de nos cuisines. Il constituait la bande-son de notre adolescence ingrate. Mais cette nuit-là, alors que nous étions couchés dans nos chambres et que Lucy Asher était assassinée, le son des vagues parut plus grave et lugubre à plus d'un d'entre nous. Tel un train infini traversant l'obscurité, condamné à défiler sans cesse, sans jamais disparaître.

Debout dans l'entrée de la maison, Pete expliqua à Bill Harbidge qu'il était descendu promener son chien sur la plage à sept heures et demie. Ce n'était pas une histoire très convaincante – déjà, la famille de Pete ne possédait pas de chien. Plus tard ce jour-là, pendant l'interrogatoire officiel de la police, notre copain changea donc de version. Toutefois, personne ne s'en aperçut. Pete n'était pas considéré comme suspect. Nous avons conservé une copie du rapport de police (*Pièce à conviction n° 2*). Pour mémoire, Pete expliqua qu'il était allé courir sur la plage afin de se préparer physiquement pour la saison de rugby. Cette version corrigée des événements était déjà plus susceptible de résister à l'examen. Pete jouait bel et bien dans l'équipe des moins de seize ans de notre école – cependant, personne ne commençait à s'entraîner aussi tard dans l'année. Il est peu probable que même un All Black s'amuse à courir sur la plage à sept heures et demie du matin, quatre jours avant Noël.

Pete nous avoua quelques jours plus tard que, s'il était allé dans les dunes, c'était pour récupérer l'exemplaire de *Penthouse* qu'il avait piqué à son grand frère (Tony Marshall qui, quelques mois plus tard, s'engagerait dans la marine et disparaîtrait du Spit et de nos vies). Pete avait caché le magazine – ainsi qu'une demi-tablette de chocolat au lait volée à l'épicerie des parents de Lucy, et de l'huile solaire – dans une boîte à pêche en métal qu'il avait enterrée au creux

d'un amphithéâtre naturel dans les dunes. Entouré de hauts lupins, l'endroit était presque impossible à trouver pour les non-initiés ; ils ne pouvaient que tomber dessus par hasard. Certains d'entre nous s'en servaient de lieu de rencontre, mais ce matin-là, Pete était seul.

Pourquoi était-il donc monté au sommet des dunes ? Pete nous répondit qu'il n'en savait rien. Il voulait seulement regarder. Quoi, les vagues ? Le soleil levant ? Les premiers surfeurs qui, telles des otaries à fourrure, rejoignaient les vagues en pataugeant près du club de surf ? Haussement d'épaules. C'était juste pour regarder, d'après lui.

Pete, quinze ans, la tête pleine de fantasmes sur papier glacé, grimpa donc jusqu'au sommet des dunes en traversant péniblement l'herbe haute et les lupins puis contempla la plage déserte. Comme d'habitude, la marée haute avait remué le sable, si bien qu'il observait un paysage subtilement différent de celui qu'il avait vu la fois précédente.

« Qu'as-tu pensé qu'elle faisait ? (*Ceci est un extrait de l'interrogatoire officiel de la police.*)

— Je croyais qu'elle se faisait bronzer.

— À sept heures et demie du matin ? »

Pete fournit alors une réponse au policier qui prouva qu'il était bien plus perspicace que ne le pensaient la plupart des gens.

« Difficile de garder les idées claires quand on a quinze ans et qu'on voit une fille nue allongée sur la plage. Je croyais qu'elle se faisait bronzer. »

Lucy était légèrement couchée sur le flanc, la tête tournée sur le côté. Ne voyant pas son visage, Pete ne l'avait pas reconnue. Son bras et son épaule droits étaient partiellement enfouis dans le sable, détail qui lui avait échappé au début. Sa tête reposait juste sous la laisse de haute mer, où le sable plus

foncé, gorgé d'eau, rejoignait le pied des dunes couvertes de touffes d'herbes hautes et d'un fouillis de lupins. Ses bras et ses jambes étaient légèrement écartés – « comme les branches d'une étoile de mer » les décrirait (abusivement) un journaliste en Une de *The Press* le lendemain matin. Une jambe se trouvait un peu plus bas que l'autre sur la plage, tendue comme si Lucy s'était figée alors qu'elle goûtait l'eau du bout des orteils afin de vérifier la température de l'océan.

Depuis son poste d'observation, Pete voyait ses jambes bronzées, la courbe de sa hanche, la pente vertigineuse jusqu'au creux de sa taille et, oui, la fente et l'arrondi de ses fesses. Pete n'avait alors jamais vu le postérieur d'une femme vivante (et cette vision n'y changeait rien, en fait). Enfin, il avait contemplé son dos. Nageuse et secouriste, Lucy avait le dos large et parsemé de légères taches de rousseur, mais Pete ne l'avait pas reconnu. Il ne savait toujours pas qui il était en train de regarder.

Écartons-nous un instant de nos notes d'entrevues et des rapports officiels afin d'émettre quelques hypothèses. Pour Pete Marshall, cette femme sur la plage devait avoir l'air d'un rêve devenu réalité, anonyme et nue dans la crue lumière matinale. Il pensa peut-être qu'on avait donné vie à l'une des filles des magazines de son frère rien que pour son plaisir. Cette idée lui avait forcément traversé l'esprit (Pete avait quinze ans, rappelons-le). Ou bien il s'était imaginé quelque chose d'encore plus exotique, peut-être. Lors de ces premiers instants grisants, Pete Marshall avait-il songé aux sirènes, aux filles exilées d'Atlas ? Il ne le révéla jamais. Certainement pas à la police en tout cas, et à nous non plus.

Ce n'est que lorsque Pete s'approcha du corps avec précaution qu'il vit que le bras gauche de la femme nue était étrangement marbré. Quelques pas encore et il remarqua que

sa peau paraissait flasque et trop grande sur ses larges épaules de nageuse. Dans ses cheveux emmêlés était entortillé un bâtonnet délavé de bois flotté. D'après le rapport du médecin légiste (*Pièce à conviction n° 5*), Lucy Asher avait passé environ cinq heures dans l'eau avant de s'échouer. Il avait conclu aux marques sur le corps que celui-ci avait été retenu par les vagues et cogné à maintes reprises contre le fond de l'océan. Pete expliqua à la police qu'en s'approchant davantage, il avait également trouvé « bizarre » l'angle formé par son cou et sa tête sur le sable.

Sur une photo prise par le photographe de la police (*Pièce à conviction n° 7*), on voit qu'une empreinte de pas dans le sable touche presque la main tendue de Lucy. Sa paume est tournée vers le ciel, ses doigts, légèrement repliés, comme s'ils avaient tenu une balle jusqu'à ce que l'océan la leur arrache à un moment de la nuit. L'empreinte de pas se situe légèrement plus bas que le corps, du côté de la mer, et touche presque son petit doigt. C'est celle d'une Converse, ces baskets montantes en toile qu'on trouvait jadis en bleu ou en rouge, avec une étoile sur la cheville. Nous en portions tous. Pete affirmait cependant s'être approché juste assez pour constater que cette femme était Lucy Asher. Elle portait un véritable collier de contusions, cadeau d'adieu de celui qui l'avait violée et étranglée au cours de la nuit, puis avait jeté son corps dans les eaux profondes du chenal.

À ce moment-là, Pete avait « carrément flippé ». Il avait fait demi-tour et regagné les dunes à toutes jambes afin d'aller chercher le père de Jase Harbidge, qui survolerait bientôt le sable comme un grand oiseau blanc.

\*

Le Spit est l'endroit le plus au sud du quartier balnéaire de New Brighton qu'on peut atteindre sans se mouiller les pieds. C'est un long doigt de sable aride, dont la largeur maximale n'excède pas un kilomètre. Il est traversé en son centre par une unique veine foncée, Rocking Horse Road. Le Spit est tout ce qui sépare les milliers de kilomètres glacés du Pacifique sud des eaux abondantes de l'estuaire formé par la rencontre des rivières Avon et Heathcote. Il s'agit ainsi d'un rectangle bordé d'eau sur trois côtés, soumis à la marée montante et descendante deux fois par jour, et dont le sable est toujours en mouvement.

En fait, la totalité de New Brighton est coupée du reste de la ville par l'eau. L'Avon suit la côte avant de se jeter dans l'estuaire et fonctionne comme une sorte de douve. New Brighton donne l'impression d'être séparée du reste, telle une ville à part entière. De l'avis général, il ne vaut pas la peine de s'embêter à y vivre. Quand nous étions enfants, la grande ville offrait des quartiers résidentiels plus accessibles et pittoresques que le Spit. On avait créé un tas de zones respectant l'injonction biblique selon laquelle on ne bâtit pas sa maison sur du sable. Sans cesse, des gens nous rappelaient sombrement l'inévitable tsunami qui ne se trouvait qu'à un tremblement de terre chilien du Spit. Les mêmes personnes prétendaient que l'érosion de la plage pouvait, sur un coup de tête, anéantir les dunes en moins de six mois. Ce n'était qu'une question de temps, disaient-elles. Bientôt, toutes nos maisons seraient englouties par l'océan.

Il était vrai que, de notre côté, la terre n'était qu'un vernis. Les touffes d'herbe sauvage, les cordylines et le lin résistant formaient de piètres jardins, mais c'était tout ce qui poussait dans le sable. Et puis il y avait le vent d'est, autre raison pour laquelle la plupart des gens n'aimaient pas le Spit. En règle

générale, le vent d'est se levait en milieu de matinée et arrivait de l'océan par bourrasques glaciales. Il arrosait nos maisons d'embruns salés si bien que même les voitures neuves rouillaient en quelques années. Les vitres étaient givrées en permanence. Quand il forcissait, le vent soulevait le sable de la plage à hauteur de cheville et emportait ce drap bruissant qui nous piquait les jambes et sculptait les dunes en formes arrondies. C'était ce que les gens du coin appelaient le « vent paresseux ». On disait pour plaisanter que le vent d'est était trop paresseux pour vous contourner – il se contentait de vous foncer dessus.

New Brighton était un quartier ouvrier dont les habitants laissaient traîner les carcasses de leurs voitures et leurs bateaux en chantier devant leurs maisons pendant des années. Nos pères étaient mécaniciens ou maçons, bouchers ou employés municipaux, ou encore débardeurs au port. C'étaient les types qui conduisaient les camions poubelles ou construisaient les routes. Des hommes habiles de leurs mains qui travaillaient au son bruyant de la station de radio diffusant les matchs de cricket l'été. Le rugby était leur religion d'hiver.

La plupart de nos pères avaient eux-mêmes grandi à New Brighton. Comme nous, ils faisaient peu de cas du sable qui s'incrustait dans la moquette de leurs maisons, bouchait l'aspirateur et grippait les rails des portes en aluminium. Ils ne semblaient pas entendre le cri fâché des mouettes perchées sur les fils à linge, qui lâchaient de longues traînées blanches sur les draps de leurs femmes. Ils avaient épousé des filles de New Brighton disposées à faire la part des choses.

Au fil du temps, le Spit a gagné en attrait d'un point de vue immobilier et on y a bâti beaucoup de nouveaux logements. La plupart des grands terrains ont été pourvus d'une allée sur le côté et quelques maisons mitoyennes sont sorties de terre au fond des parcelles. Cependant, en 1980, Rocking Horse

Road n'était bordée que de deux rangées de maisons anciennes, chacune construite sur un terrain de taille convenable. Le fond des propriétés côté mer était pour la plupart dépourvu de clôture, de sorte que la frontière entre les dunes et les parcelles était totalement arbitraire. Il y avait aussi de nombreux terrains vides, où les mauvaises herbes, voire un rare pin, poussaient en toute liberté et où les chats à moitié errants régulaient la population de lapins.

Lucy Asher fréquentait comme nous le lycée de South Brighton, mais âgée de dix-sept ans, elle avait en fait terminé l'école trois semaines avant sa mort. L'épicerie de ses parents se situait un peu avant la fin de Rocking Horse Road ; les Asher vivaient dans les pièces construites à l'arrière du magasin. Lucy était l'aînée de leurs deux filles. La cadette, Carolyn, se trouvait dans la classe inférieure à la nôtre au lycée, mais ni jolie ni sportive, elle était quasiment invisible à nos yeux.

Lucy travaillait souvent au comptoir de l'épicerie après l'école et le week-end. Nous y allions fréquemment acheter du lait, du pain et les journaux pour nos parents. Nous en profitions pour nous offrir des sachets remplis de bonbons mous en forme de bouteilles de lait ou d'esquimaux, billes de chocolat Jaffas et bonbons à l'anis. Nous sucions de la poudre acidulée que nous aspirions avec une paille, et l'été, nous commandions des cornets de glace, choisissant entre les huit parfums proposés par madame Asher. Nous faisons passer le tout avec du Coca en bouteille ou, les jours de solide appétit, du lait aromatisé. Bien que nous la voyions presque tous les jours, nous ne prêtions pas plus attention à Lucy Asher qu'aux rides de plus en plus profondes de nos parents ou qu'à la couleur des maisons dans lesquelles nous grandissions. Comme nous avons fini par le réaliser, il faut souvent qu'une chose disparaisse pour qu'on la remarque.

Les jours suivant l'apparition du cadavre de Lucy, les journaux ne parlèrent que de l'affaire. Les journalistes rôdaient sur la plage comme des chiens errants. Ils nous arrêtaient sur la route afin de nous demander si nous avions connu Lucy, et quel genre de fille c'était. De temps en temps, nous découvrions nos propres paroles dans le journal, attribuées à un « ami proche » ou « un camarade de longue date de la jeune fille assassinée ». Il était gênant de voir ces mots prononcés en passant écrits noir sur blanc. Ils correspondaient rarement à ce que nous pensions avoir dit. Ces mots échouaient naturellement à décrire la Lucy que nous avions croisée tous les jours au lycée et à l'épicerie.

*The Press* et l'*Evening Star* publiaient régulièrement la même photo, prise l'été avant sa mort, quand Lucy était encore en première. Sur ce cliché, elle se tient devant le club de surf et brandit le petit trophée qu'elle vient de remporter aux championnats provinciaux de course sur plage. Elle porte un maillot une-pièce rouge et on aperçoit une petite trace de sable mouillé sur son épaule gauche. Elle est photographiée à partir de la taille. Bronzée et souriante, elle tend des deux mains le trophée en argent au photographe comme si elle le lui offrait. Ses cheveux sont châtain clair, plus blonds qu'en hiver (nous avons découvert plus tard qu'elle appliquait du jus de citron sur sa chevelure avant de se coucher, dans l'espoir de l'éclaircir). Elle a les yeux marron et la bouche large, presque américaine. Bien qu'attirante, Lucy n'était pas ce que les gens appellent une vraie beauté. C'était du moins ce qu'on pensait jusqu'à ce qu'on apprenne à la connaître.

Nous avons conservé son trophée, même s'il a été cassé un jour et n'a jamais été réparé. Environ un mois après la mort de Lucy, il est apparu au milieu des poubelles des Asher dans la rue, posé sur le dessus d'un sac. C'est Tug Gardiner qui